Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 26

Artikel: Physiologie du municipal : suite
Autor: J.B.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180874

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

de ce nom, s'éleva au milieu d'une fête de Paris; elle tenait à la main une lance à feu pour allumer une pièce d'artifice. Un faux mouvement mit l'orifice du ballon en contact avec la lance à feu et le gaz hydrogène s'enflamma. Aussitôt une immense colonne de feu s'éleva au-dessus de la machine et frappa d'effroi les spectateurs. Le ballon vint s'abattre sur le toit d'une maison de la rue de Provence et Mme. Blanchard fut lancée sur le pavé où on la releva le crâne fracassé.

Le 8 Mai 1824, Harris, partit de Londres accompagné d'une jeune dame qu'il aimait passionnément. Arrivé au plus haut de sa course, il tira la corde de la soupape afin de perdre une partie du gaz et de descendre d'une manière lente et graduelle. Mais, la soupape mal construite ne put se refermer et le gaz continua de s'échapper rapidement. Malgré tous ses efforts Harris ne put parvenir à atteindre la soupape, et l'aérostat se mit à descendre avec une rapidité effrayante.

Si le ballon n'eut porté qu'un voyageur, son salut était presque assuré. L'héroïsme de l'amour inspira à Harris un sacrifice suprême. Il embrassa sa compagne et se précipita dans l'espace. La jeune dame terrifiée, le vit tourner dans le vide comme un oiseau frappé par le plomb du chasseur, et tomba évanouie dans sa nacelle.

Allégé de ce poid, le ballon descendit beaucoup plus lentement et arriva à terre sans occasionner la moindre secousse à la voyageuse. Le dévouement de Harris venait de l'arracher à une mort épouvantable.

La nécrologie de l'aérostation a encore à enregistrer les noms d'Olivari, mort à Orléans en 1802, de Morment, qui périt à Lille en 1806, de Bittorf, mort à Manheim en 1812.

Voici, pour terminer, le récit d'un épisode moins douloureux, mais très singulier, qui se passa à Nantes en 1845. Il s'agit encore d'un héros, mais d'un héros malgré lui.

L'aéronaute Kirsch exécutait une ascension dans la ville de Nantes, en présence d'une foule considérable. Le ballon était gonflé et prêt à partir lorsqu'une des cordes qui le retenaient fixé à un mât, vint à se rompre, et le ballon s'emporte traînant après lui la nacelle que l'on n'avait eu que le temps d'attacher par un seul bout. La nacelle se terminait par une ancre de fer pendue au bout d'une corde.

L'aérostat élevé d'une trentaine de mètres laisse pendre la nacelle, puis l'ancre qui la termine et rase le sol.

En ce moment un jeune garçon de 12 ans, nommé Guérin, était assis avec ses camarades au bord d'une fenêtre, paisible spectateur de l'ascension. L'ancre du ballon accroche le bas du pantalon du jeune homme, le déchire jusqu'à la hanche, et le saisissant par la ceinture, fait perdre terre au malheureux, qu'elle entraîne dans les airs à plus de 300 mètres de hauteur.

Le jeune Guérin jetait des cris de désespoir. Comme il sentait que son pantalon dans lequel l'ancre était accrochée allait céder, il avait saisi la corde qui soutenait l'ancre. C'est dans cette position qu'il fut promené dans les airs pendant un quart d'heure. Il s'aperçut heureusement que le ballon se dégonflait et lui promettait une délivrance prochaine. Il approchait du sol quand quelques personnes lui crièrent: «N'aie pas peur, tu es sauvé!» Et elles le reçurent dans leurs bras.

Physiologie du municipal.

II

Maintenant, l'éducation de notre jeune plante est terminée; elle est aussi... municipale que possible. Elle sait compter et ne s'abandonne pas aux écarts de l'imagination; elle suit docilement la direction qu'on lui a donnée, sans avoir la moindre velléité de révolte ou de changement.

Mais comment parvenir? *that is the question.* La nature et l'éducation ont contribué chacune à former notre futur municipal, les électeurs feront le reste. Il s'agit de les séduire, de les captiver, d'être non-seulement un municipal possible, mais un municipal désirable et désiré. Le futur magistrat manœuvre en conséquence. C'est triste à dire, plus il montrera d'activité et d'ardeur, moins il aura de chance. On n'aime pas les hommes remuants, sans cesse à l'affût d'une idée nouvelle, d'une amélioration. Donc, notre jeune homme, s'il est sage, se tournera du côté du passé, admirera tout haut cette belle municipalité, qui depuis tant de siècles fait parler d'elle, tombera en pamoison devant tous ses actes et n'aura pas assez de paroles méprisantes à l'endroit des novateurs et des mécontents.

Si quelque imbécile lui parle de ce cloaque puant qu'on nomme la rue du Pré, en demandant qu'on remédie à cet état de choses, notre candidat répondra victorieusement: Aussi, pourquoi les gens vont-ils habiter là-bas, puisque c'est malsain?

Ou bien peut-être, il soutiendra, d'un ton qui n'admet aucune objection, que l'odeur des égoûts et des matières animales en putréfaction n'est aucunement nuisible à l'homme, etc.

Il énumérera ces lumineuses doctrines en public, au café si possible, et les badauds seront émerveillés et penseront: il y a là l'étoffe d'un municipal.

On le voit, notre candidat aux honneurs communaux, doit montrer le dédain le plus prononcé pour la démocratie, lorsqu'il se trouve au Cercle de la Morue et feindre les sentiments les plus radicaux quand il fraternise avec les maîtres d'état.

Car les maîtres d'état sont les chefs de file des électeurs, les hommes puissants et influents par excellence, en un mot nos maîtres et nos seigneurs à tous.

Le candidat boit volontiers avec eux, n'importe où, leur tape familièrement sur l'épaule; si jamais j'arrive, voilà, dit-il, M. Charles, un mur que je vous ferai réparer; M. Henri, nous rétablirons cette conduite, et ainsi des autres. L'intérêt public n'est guère consulté en cette matière, et d'ailleurs, ne doit-il pas toujours être subordonné à l'intérêt privé?

L'intérêt public! c'est notre futur municipal qui s'en moque! qui en fait des gorges chaudes. Les habitants d'un quartier demandent une fontaine; il

en rit aux larmes : les benêts ! ils s'imaginent que la commune va faire des dépenses pour eux ! parbleu ! qu'ils amènent de l'eau à leurs frais, s'ils veulent.

Enfin, après plusieurs années, lorsqu'il a suffisamment joué l'économie, le respect de l'antiquité, l'amour des maîtres d'état, les électeurs le récompensent en l'appelant au Conseil communal.

Nous l'y suivrons dans un prochain article.

J. B.

Une seconde pharmacie.

HISTOIRE VÉRITABLE

traduite de l'allemand de Horn.

II

— Ruiné ! dit en bâillant Mme l'apothicaire, ce serait une chose extraordinaire.

— Oui, ruiné, continua Rühle, avec un feu croissant et en tirant de sa pipe des nuages de fumée, oui, entièrement ruiné ? crois-tu donc que si je ne savais pas qu'un second apothicaire dût venir, je dirais tant de douces paroles à ces infâmes docteurs qui croient chacun être celui que j'estime le plus ; je les hais cordialement, comme ils se détestent entre eux, quoique dans l'occasion, ils sachent bien se tendre la main et s'appeler *très honoré confrère;* mais si l'on veut réussir, il faut être politique, à peine peut-on espérer de gagner encore quelque chose : la pension de Juliette coûte annuellement...

— Cesseras-tu ton verbiage, exclama la dame, de sa fenêtre, sans changer de position.

Rühle avait touché la corde sensible, mais dans ce moment-là, se taire n'était pas son fait ; aussi quittant le sujet épineux, il se hâta de reprendre le fil de son discours précédent.

— Si je prépare six ordonnance par jour, c'est beaucoup, et comment subsister avec cela ? Ah ! que ne sommes-nous encore au bon vieux temps où...

— Tais-toi, dit Setty en lançant à son malheureux interlocuteur un regard étincelant.

Il connaissait ce « tais-toi » et le regard qui l'accompagnait.

Rühle était presque réduit au désespoir, il devait parler, mais pour cela il fallait qu'il troublât la paix du ménage. Heureusement arriva dans ce moment une ordonnance à préparer ; il courut à la pharmacie, mais fut presqu'aussitôt de retour.

— Ce n'était qu'un pauvre sirop, dit-il, les seules préparations qu'on demande maintenant. Mais vois-tu, Setty, continua-t-il, la Providence t'a donné une nature calme, qui ne sort jamais de son sang-froid accoutumé ; pour moi, c'est autre chose, il faut que je me décharge le cœur, et auprès de qui le puis-je, si ce n'est auprès de toi ? Fais-moi donc une fois le plaisir de me laisser parler.

Setty se tut, s'arrangea pour faire la sieste, bâilla et ferma les yeux. Le chat filait à ses pieds, le serin chantait dans sa cage, la pendule faisait entendre son tic-tac et Rühle continuait :

— Oui, le bon vieux temps, lorsque j'étais encore apprenti et commis, que cette maudite taxe n'existait pas, que la pharmacopie de 1711 était encore en vigueur et que l'on employait tant de remèdes secrets, d'élixirs, de teintures et de poudres qui maintenant sont des vieilleries reléguées dans le fond du magasin avec tant d'emplâtres compliqués et qui ne se débitent plus ; oui, tout cela était alors de quelque valeur, les gens avaient confiance et payaient, mais arriva ce malheureux Hahnemann avec son homéopathie et son système de dilutions, qui a amoindri nos profits ; puis vinrent la nouvelle pharmacopie, la taxe, et ce fut bien alors que tous les bénéfices disparurent. Maintenant que Triesnitz et Œrtel ont mis à la mode leur eau froide, chaque fontaine tient lieu de pharmacie ; il ne nous reste d'autres ressources que de fonder un établissement semblable en louant les fontaines publiques, ce qui serait encore un bénéfice pour la commune.

Rühle soupira profondément, et après une petite pause, il continua ses jérémiades :

— Entre mille exemples, j'en citerai un : les sangsues, puisse-t-il être damné le Français qui les mit en vogue ! Je dois les payer cher, les vendre bon marché et en voir périr la moitié ; ce que je perds avec ces bêtes est incalculable, le cœur m'en saigne. S'il survient un orage, c'est alors que le diable se déchaîne ; en mille cas, il en est de même. Tu te plains de tes servantes, ma Setty, mais tu ne sais pas combien ces canailles de commis, ou bien, comme ils s'appellent maintenant, ces *aides* me tourmentent ; *aides ?* Damnation ! ils *aident* à faire disparaître les liqueurs, ils boivent comme des éponges, et même l'esprit-de-vin rectifié n'est pas trop violent pour eux ; seul, je pourrais suffire à desservir ma pharmacie, mais, c'est une croix que je dois porter. Nous avons ensuite les docteurs du collége de médecine, qui entendent tousser et éternuer les puces et qui chaque fois ne manquent pas de dire *prosit !* L'un de ces renards vient-il visiter ma pharmacie, ce n'est que critique par-ci, critique par-là ; on dirait qu'ils s'entendent avec les droguistes, ils ne trouvent rien de bon ; il faudrait avoir, à les entendre, trente espèces de canelle, quarante de quina, parmi lesquelles on ne peut plus mélanger d'écorce de chêne ; avec cela ils emploient un langage chimique que le diable seul peut comprendre ; on dirait qu'ils parlent Hottentot ; ils voudraient aussi des appareils de toute espèce, que pas un de nous ne connaît ; le pire de tous est le conseiller de médecine, le long *Neielsack,* qui veut que j'achète toujours de nouveaux appareils à distiller, à filtrer, que sais-je encore ? Oui, acheter ! vous attendrez longtemps ; mais si le second pharmacien arrive, il faudra bien m'y résoudre. C'est là l'effet de cette maudite concurrence, d'obliger les gens bon gré malgré, à faire aussi des sottises, à quitter l'ancienne routine sûre et lucrative, pour rendre hommage à chaque innovation apportée par le premier charlatan et que chacun vante comme une merveille, tandis qu'elle ne vaut pas le diable.

Mme l'apothicaire, pendant le discours de son mari, s'était doucement endormie ; mais pour lui, emporté par l'ardeur de son zèle, il n'y avait pas pris garde et avait continué avec une étonnante volubilité à donner essor à l'amertume de son cœur ; ce ne fut que lorsqu'un ronflement sonore se fit entendre que Rühle s'aperçut du sommeil de sa femme et en devint pâle de colère.

— Attends, dit-il en cachant son dépit, je vais te réveiller.

Il courut à la pharmacie et en rapporta un flacon d'esprit de sel ammoniac qu'il lui tint sous le nez. Elle s'éveilla, en effet, en jetant un cri, et son premier mot fut cette aménité :

— Imbécile, que me fais-tu ?

— Dieu soit loué ! Setty, tu vis encore, j'étais bien angoissé, je te croyais évanouie ; ne me gronde pas, tu vois qu'en ma qualité d'homme de l'art, j'ai cherché à te ranimer.

Il disait tout cela d'un air de bonhomie qui cachait mal sa malice.

Rühle connaissait sa femme ; elle le croyait sur parole, mais seulement pour ne pas se donner la peine de penser plus loin ; or, après une si violente excitation, elle avait besoin d'un long repos.

— Chère enfant, continua-t-il, je t'ai conté tous mes chagrins et tu ne m'as pas écouté, oh ! que je suis malheureux !

— Comme si je ne savais pas tout cela par cœur, aussi bien que mon catéchisme, dit Mme Rühle : c'est pour cela que Juliette n'épousera jamais un apothicaire ; je sais trop bien ce qu'il en coûte.

— Toi, s'écria Rühle dans la plus violente colère, tu sais ce qu'il en coûte ? Je ne veux pas me vanter, mais, sur mon âme, il n'y a pas deux hommes comme moi dans le monde. Est-ce que je ne me plie pas à tout ? Ne suis-je pas la douceur, la patience, l'indulgence même ? Ma bourse n'est-elle pas ouverte à chaque mode nouvelle, quelque coûteuse qu'elle soit ? Ne suis-je pas membre du Conseil, et toi la première dame de la ville après la femme du bourgmestre ; tu es même au-dessus d'elle, oui, au-dessus d'elle, car tu es riche, et elle ne l'est pas.

— Tais-toi, répliqua sa femme, car je crois que vous avez tous un grain de folie.

— Ah ! toujours la même chanson, s'écria-t-il, irrité au dernier point ; c'est un miracle, en vérité, de ne pas devenir fou avec une telle femme.